

Tout en maturité, féminité, sérénité et puissance, Ellen Allien dévoile un album apaisé, épuré et toujours très personnel, qui la ramène à ses premières amours. Rencontre simple et ludique avec la plus illustre Berlinoise des années 00.



Ellen Allien n'en fait décidément qu'à sa tête, et ça lui va plutôt bien. À une époque où nombre de DJs, stars ou non, se sentent obligés d'accumuler les hits dancefloor sur leurs albums, la boss de BPitch Control surprend tout le monde avec un disque concept qui privilégie l'écoute et le rêve plus que les jambes. Sool est risqué et c'est très bien ainsi. Mais c'est aussi une épopée exigeante – et d'autant plus précieuse quand on se laisse happer dedans sans retenue et préjugés – qui marque un virage dans sa riche carrière. Mettant de côté sa collaboration à succès avec Smash TV (pour ses trois premiers exercices en solo) ou Apparat (*Orchestra of Bubbles*), la Berlinoise s'est associée pour Sool avec la musicienne expérimentale Antye Greie, plus connue sous le pseudo AGF. Le résultat navigue avec grâce et précaution entre minimale, electro-pop et electronica. Ellen Allien vient d'ajouter avec élégance une nouvelle pierre à son déjà bien riche édifice artistique.

Qui trouve-t-on sur ce disque cette fois-ci ?

AGF, une jeune femme qui a produit pas mal de choses pour Orthlorng Musork, plutôt orientée intelligent dance music et ambient... J'ai aussi composé un morceau avec Apparat et un autre avec Smash TV.

Qu'est-ce que tu as voulu faire passer dans cet album ? Quel était ton état d'esprit quand tu travaillais ?

L'été 2007 a été très important pour moi, j'ai beaucoup joué, j'ai pris beaucoup de plaisir et tous les dimanches, quand je rentrais à Berlin, j'allais à l'after du Bar 25. Je pouvais y rester jusqu'au lundi après-midi, des fois plus longtemps encore ! Je dormais deux ou trois heures par nuit, même la semaine je sortais dès que je pouvais ! J'ai fait beaucoup de rencontres, et puis c'était une façon de me réapproprier ma ville. Berlin est de plus en plus ouverte et mélangée, il y a des gens qui viennent de partout dans le monde pour s'y installer... Et puis quand l'automne est arrivé, je me suis dit que j'allais faire un album avec toute cette énergie. Ce que je garde en tête de cet été incroyable, c'est la musique : de la house minimale aux influences industrielles, mélangée à des raretés disco, pop ou folk, des chansons planantes, rien de cheesy, rien de tribal, mais beaucoup d'électronique... En studio, avec AGF, nous avons essayé de travailler en épure, de garder cet esprit mini-

mal sans formulation pop. Le seul morceau où je chante, c'est *Frieda*, qui parle de ma grand-mère qui est décédée et avec qui j'avais – et je garde – une forte connexion spirituelle et émotionnelle.

Cet album renvoie à un feeling urbain très fort, comparable à celui de *Stadtkind*. D'ailleurs, chacun de tes albums explore les multiples facettes de ton identité berlinoise. Est-ce qu'on peut dire de ta musique qu'elle est un travail documentaire sur cette ville ?

C'est évident que Berlin a une énorme influence sur moi. C'est ici que j'ai grandi, cette ville m'a fait, le Mur, les promenades dominicales en famille agrémentées de contrôles d'identité au check-point, la propagande militaire – « *tout va bien sur le front ouest* » –, la Guerre froide et puis la libération, l'incroyable torrent de folie des années 90. Jusqu'à maintenant, avec Berlin qui redevient une ville cosmopolite... J'ai été élevée dans un milieu très antiautoritaire, très ouvert d'esprit, et en tant que femme je sais que j'ai eu la chance de pouvoir grandir à un endroit où, depuis la guerre, les femmes ont su s'imposer et prendre leur destin en main. Nous avons beaucoup profité de cet état d'esprit pour avancer. Donc, oui, effectivement, cet album aussi est plein de Berlin. *Stadtkind*, c'était un peu ma profession de foi à un moment où, dans un entourage très proche, mes choix de vie suscitaient encore des doutes et de l'inquiétude. Une façon de dire que je me respectais, que j'assumais mes directions et mon investissement. *Berlinette*, c'était l'album de l'ouverture vers le monde, une médiatisation de moi-même comme ce personnage d'Ellen Allien, une carte de visite de DJ star en quelque sorte... Je pense que *Sool* est « l'album de la maturité », le témoignage simple d'une femme, d'une trentenaire européenne, allemande, berlinoise, qui fait de la musique électronique. Point. C'est un album plutôt calme, mais en tension, parce que je crois que j'arrive à un moment de ma vie où je suis consciente des difficultés, des échecs et des drames potentiels, mais où j'en ai de moins en moins peur. C'est juste la dynamique de la vie.

Tu fais une différence entre ton travail de DJ et ton travail de productrice ? Est-ce que devenir un DJ international te conditionne à une certaine retenue dans tes choix ?

Plus trop maintenant. C'est vrai qu'il y a à la fois des différences entre ce que j'aime et

ce que je recherche, mon intérêt pour l'IDM, les breaks et certaines formes de musique abstraites, et les attentes d'un public de club. Il y a aussi des différences en fonction des pays : en Italie le feeling est plus trancey, en Allemagne plus deep, à Hong-Kong plus techno... Alors, disons que je module ma façon de jouer plutôt que ma sélection. Aujourd'hui, néanmoins, je privilégie un mix droit plutôt que le mélange de genres hétéroclites. C'est aussi une conséquence de l'été dernier : j'ai pris des drogues et j'ai eu du plaisir à jouer de la musique « drogue », profonde, minimale, mentale. J'aime jouer pour des gens qui peuvent s'enfoncer dans la musique et sortir de la réalité, et pas uniquement pour des gens qui boivent plein de champagne, font les fous pendant trois heures et rentrent sagement à la maison. J'ai envie que les gens prennent le temps de rentrer dans la musique, dans l'ambiance, qu'ils soient en communauté avec le son et les autres personnes autour d'eux, que cette expérience soit à la fois progressive, autonome et intense en profondeur. Je ne cherche pas d'effets spectaculaires, comme une bombe au milieu du dancefloor avec tout le monde qui devient dingue pendant deux heures, et puis l'énergie retombe et les gens n'en conservent finalement aucune expérience. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles Berlin m'apporte beaucoup ; parce qu'il n'y a pas vraiment de limitation légale aux horaires des clubs – qui peuvent être ouverts des jours entiers, 24 heures sur 24 –, et que je peux expérimenter, en tant que clubbeuse comme en tant que DJ, cette expansion du temps et de la musique, les deux ensembles. Je ne fais pas partie de ces DJs hystériques qui crient avec le public. J'aime la musique trippy et la déformation du temps qui s'opère dans la musique répétitive et industrielle me fait complètement partir.

Tu penses à des personnes précises ?

Philip Glass ou Steve Reich sont des héros pour moi. Je me rappelle, un hiver, une journée où il avait particulièrement neigé, entrer dans l'église derrière chez moi parce que j'entendais de la musique... et c'était un concert de Glass ! C'était assez incroyable, l'émotion de cette musique, la qualité du moment, la concentration et l'union spirituelle de tous ces gens en prière. Je n'adhère pas du tout aux positions moralisantes de la religion, mais cette puissance silencieuse de la foi, c'était vraiment touchant.



« J'AIME JOUER POUR DES GENS QUI PEUVENT SORTIR DE LA RÉALITÉ, ET PAS UNIQUEMENT POUR DES GENS QUI BOIVENT PLEIN DE CHAMPAGNE, FONT LES FOUS PENDANT TROIS HEURES ET RENTRENT SAGEMENT À LA MAISON. »



**C'est comme ça que devrait être une fête techno ?
Une communion intense ?**

Mmm... D'une certaine façon, ça arrive de temps à autre, mais les données sont différentes. D'abord parce qu'il faut faire vivre économiquement le club et que le patron a plutôt intérêt à ce que les gens soient déchaînés et consomment de l'alcool. Et puis, moi-même, je reconnais la puissance déshinibitrice de l'alcool et, souvent, les gens en ont besoin pour se lâcher. Mais il y a aussi des moments et des lieux plus privilégiés, comme à Paris ou à Rome, où la musique électronique s'offre dans d'autres contextes. Je crois qu'à Rome, Aphex Twin avait réussi à faire venir 6000 personnes...

Et très clairement, sa musique est à même de provoquer des choses très différentes de la musique de club. La première fois que j'ai écouté Aphex, j'avais l'impression d'avoir pris du LSD ! J'en ai pris juste quatre fois dans ma vie, mais je t'assure que j'ai eu un retour d'acid ce jour-là ! Pour moi, c'est tout l'enjeu de la musique électronique : comment réussir à faire un morceau qui te fasse autant d'effet qu'une drogue sans avoir besoin de rien prendre...

Tu as envie de te tourner vers des milieux plus artistiques, comme Jeff Mills ou Spooky ?

Et bien, pour le moment, je suis toujours un bon produit d'exportation berlinois donc

j'en profite ! Et j'avoue que jouer de la chouette dance music à 125 BPM devant 10 000 personnes à Benicàssim [*le fameux festival espagnol*], ça vaut la peine ! Pour le moment, je me sens encore complètement à la hauteur des exigences de ma vie, mais effectivement, quand je serai plus vieille, j'aimerais bien me tourner vers des recherches plus arty, jouer dans des endroits où le public est plus contemplatif et où les enjeux sont différents. Mais pour le moment, je n'ai pas le temps. Être un bon DJ me prend beaucoup de temps, être à l'affût du bon disque, chez les disquaires, sur le net, m'occuper du label aussi, et de la ligne de vêtements que je viens de monter...

« LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI ÉCOUTÉ APHEX TWIN, J'AVAIS L'IMPRESSION D'AVOIR PRIS DU LSD ! JE T'ASSURE QUE J'AI EU UN RETOUR D'ACID CE JOUR-LÀ ! »

Tu as un intérêt particulier pour la mode ?

J'ai fait des études de mode, quand j'étais plus jeune. Il y a beaucoup de correspondances entre musique et mode. Je fréquente pas mal de designers à Berlin et je suis fascinée par leur culture et leur sens de l'esthétique en musique. J'aime être en relation avec des gens créatifs. En ce qui concerne la mode en particulier, j'en suis venue à imaginer une ligne de vêtements parce que j'en avais un peu marre de voir les mêmes marques toujours surreprésentées dans les grandes boutiques partout dans le monde : Chanel, Dior... J'en suis arrivée à un stade où je regarde le prix sur l'étiquette d'une fringue de luxe et je me dis que je peux le faire moi-même... Et voilà. Mais ça fait plaisir et ma collection sera vendue à Paris chez Colette, c'est sympa !

J'ai des questions moins sérieuses, si tu veux bien...

Oui, évidemment !

Tu tournes énormément, quel endroit t'a séduite au point où tu aurais pu ne pas repartir ?

Paris... La ville est très agressive, mais il y a quelque chose que j'aime beaucoup. Tokyo, Rome, Barcelone aussi. L'année dernière, on avait projeté d'y installer le label pendant quelques mois. Mais c'était un peu trop compliqué. C'est sûr qu'un de ces jours, je viendrai passer quelques mois à Paris, pour apprendre davantage le français déjà, et puis parce que j'aime le côté jouisseur, intellectuel et esthète des Français, leur intérêt pour les belles choses. J'aime aussi Rome parce que la ville est magnifique et que j'adore la façon d'être des Italiens, très amicale. J'aime beaucoup leur sens de la famille et de l'amitié. À Tokyo, je retrouve des affinités avec ma culture allemande, la sobriété, le minimalisme. Malgré tout, je suis profondément attachée à Berlin parce que j'y suis en paix, j'aime y revenir, les gens sont gentils, la ville est immense mais calme et reposante.

Ton pire souvenir ? L'endroit où tu n'as pas envie de retourner ?

Moscou. C'est caricatural : la mafia dans les clubs, les flingues sur le dancefloor. Je veux bien jouer dans les petits clubs alternatifs, mais si c'est un club « normal », c'est non merci. Par le passé, j'ai joué souvent en Russie et dans d'autres pays de l'Est qui souffrent d'une criminalité mafieuse, et j'ai assisté à des trucs tellement sordides, du genre voir l'organisateur de la soirée dans une mare de sang sur le dan-

cefloor, sous mes yeux, avec tous les caïds locaux assis en face de moi pendant que je mixe, des types qui se font tabasser au milieu du club... J'ai l'impression que ça va un peu mieux, mais j'en garde de très mauvais souvenirs malgré tout. Quand je joue à l'Est dorénavant, je fais attention aux lieux dans lesquels je vais. J'évite les grosses boîtes tape-à-l'œil, parce que franchement, j'ai eu parfois très peur.

Où est-ce que tu as le mieux mangé ?

Dans l'ordre : Japon, Italie, France.

Le plus bel hôtel ?

Je rentre de Zurich et le nouvel Hyatt, waouh ! Jacuzzi dans la chambre, très calme, design incroyable, mobilier contemporain, un jeu graphique subtil avec des bambous et leurs ombres, plein de détails simples mais sophistiqués. Très classe ! Et sinon, j'ai dormi une fois dans un hôtel super traditionnel au Japon, on s'asseyait par terre, on dormait par terre, il y avait un jardin zen... très très dépaysant...

Les garçons les plus jolis ?

Les Français et les Italiens.

Qui embrasse le mieux ?

Les Italiens et les Français.

Et les meilleurs amants ?

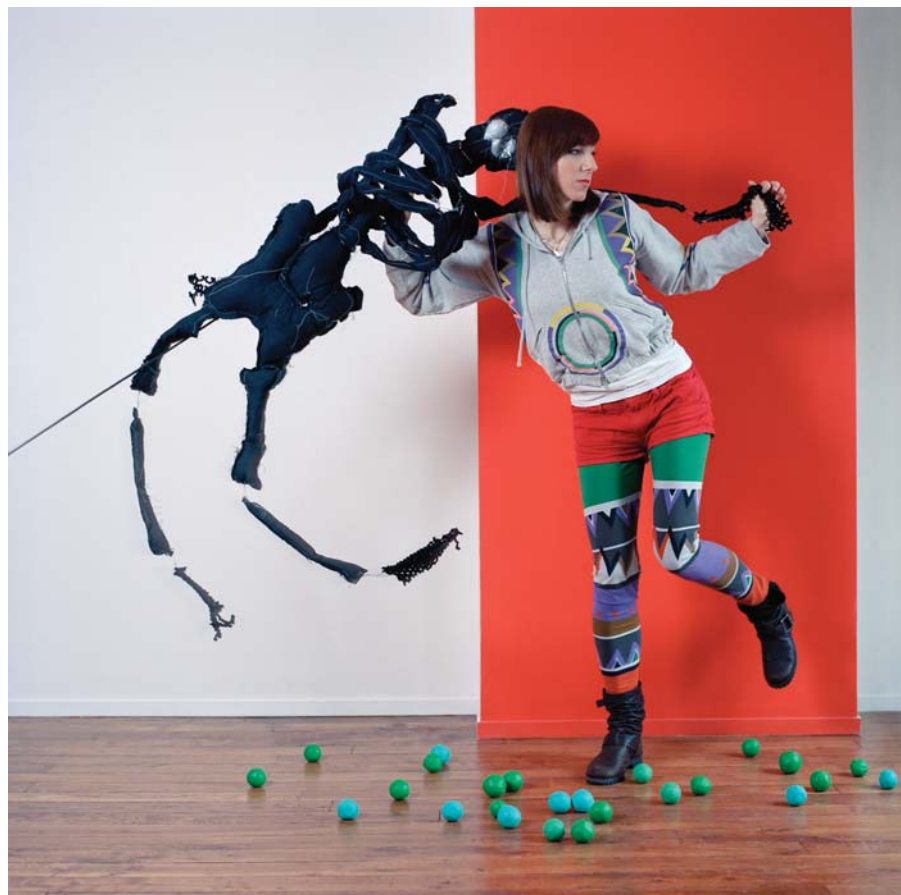
Pareil.

Dans cet ordre ?

Oui [*rires*]. Nous, les femmes du nord de l'Europe, on aime bien le côté dragueur et super chaud des Latins. Les garçons allemands sont plus froids et plus distants. Quand un Italien ou un Français te drague, il ne lâche pas l'affaire, il est très prévenant et très présent, très chaleureux, et j'aime bien la tension équilibrée qui peut exister entre ce chaud et froid...

• Ellen Allien, « Soul » (BPitch Control / Pias)
• www.myspace.com/ellenallienbpe

Tiphaine Kazi-Tani



ELLEN AU PAYS DES MERVEILLES

Où l'on découvre que la Berlinoise est punk, néocubiste, pacifiste, occupée et... berlinoise.

Quel est ton livre préféré ?

Scar Tissue d'Anthony Kiedis avec Larry Sloman : l'autobiographie d'Anthony Kiedis, le chanteur des Red Hot Chili Peppers, qui relate notamment son addiction. Très émouvant. Et *Please Kill Me*, de Legs McNeil et Gillian McCain : une anthologie du punk, certainement la meilleure, un classique !

Ton film préféré ?

Un seul ? Trop dur ! *Sailor et Lula* et *Lost Highway*, de David Lynch, *La Science des rêves*, de Michel Gondry.

En musique, tu as des héros ?

Nina Hagen, David Bowie et Björk.

Un plasticien préféré ?

La peintre Tamara de Lempicka [peintre néocubiste des années 1920, célèbre pour sa vie extravagante et ses portraits Art déco] et le vidéaste Chris Cunningham.

Un créateur préféré ?

Rick Owens, Karl Lagerfeld pour Chanel et Sonia Rykiel.

Ta chanson craignos préférée ?

Every Breath You Take, de Police.

Qu'est-ce que tu voudrais changer si tu le pouvais ?

Le fait que ce monde soit constamment en guerre, et ce principalement pour le contrôle des ressources naturelles et des matières premières. Si on arrêta, par exemple, de conduire autant que nous le faisons, ce serait tellement plus simple de réduire notre dépendance au pétrole. On pourrait également commencer à construire un monde plus équilibré, où le Nord ne s'enrichirait pas en appauvrissant le Sud. Nous avons besoin de plus de respect et de tolérance.

Qu'est-ce qui énerve tes amis chez toi ?

Que je sois tellement occupée que j'ai parfois du mal à être là pour eux, particulièrement quand ils ont besoin de moi.

Comment décrirais-tu ton caractère en quelques mots ?

Honnête, profond, spirituel, concentré et très curieux.

Tu as un endroit secret ?

Schlachtensee, un lac à Berlin autour duquel j'aime aller marcher. J'en reviens toujours relaxée et pleine d'énergie.



Qu'est-ce qui t'as épaté dernièrement ?

Mmm... Je dirais *La Science des rêves*, de Gondry, et particulièrement Charlotte Gainsbourg. Je l'admire énormément pour son naturel et sa gentillesse.

Quel moment a radicalement changé ta vie ?

Quand ma sœur aînée m'a fait partager sa collection de disques. Quand j'ai monté BPitch, aussi. Et mon premier live avec Apparat.

Dans une autre vie, tu voudrais être qui ?

Je ne sais pas. Je n'ai jamais imaginé être quelqu'un d'autre. Ça me plaît d'être moi.

Tu es une personne spirituelle ?

Oui, complètement.

Politique ?

Oui, particulièrement à cause de mon job. La politique, c'est arriver à négocier les solutions qui servent les intérêts de tous. Et je suis très critique, aussi !

Féministe ?

Non, pas vraiment, parce que je trouve que le féminisme implique un déséquilibre dans les rapports homme-femme, et je pense que nous sommes tous égaux par définition. Donc j'ai du mal à être féministe si pour cela il faut mettre les hommes à l'écart.

Texte : Tiphaine Kazi-Tani
Photos : Elene Usdin